



# Le roi ébahi

El rey pasmado  
de Imanol Uribe

## fiche technique

Espagne France  
Portugal 1991 1h50

Réalisateur :

**Imanol Uribe**

Scénario :

**Juan Potau d'après  
le roman "Cronica de  
un rey pasmado" de  
Gonzalo Torrente  
Ballester**

Musique :

**Jose Nieto**

Interprètes :

Maria Barranco

Joaquim de Almeida

Laura del sol



Le roi ébahi

## Résumé

Nous sommes en 1620, le roi d'Espagne vient d'épouser une française. Il se réveille à l'aube dans les bras de Marfisa, la prostituée la plus chère de la cour. Lucrecia, la servante de Marfisa et le comte de la Pena Andrada, accompagnateur du Monarque surprennent le Roi en train de contempler ébahi, les courbures de Marfisa endormie. C'est la première fois que le Monarque voit une femme nue.

De retour au Palais le Roi demande, avec naïveté, à voir la Reine nue. Cette simple prétention royale va entièrement déséquilibrer la vie de la Cour. Du Grand Inquisiteur en passant par le fanatique Père German de Villaesca, par le favori du Roi personnage pusillanime et intrigant, jusqu'au peuple, toute la cour s'interroge sur ce désir royal. Si le Monarque voit la Reine nue, il péchera et les conséquences de cet acte, comme il est su de tous, retomberont sur ses sujets. L'armée impériale se prépare précisément à une

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



bataille en Flandres et elle attend avec une grande anxiété l'arrivée de la flotte des Indes transportant l'or nécessaire pour soulager le trésor royal. Ainsi, le péché du Monarque mettrait en danger le succès de la bataille et pourrait mettre l'or des Indes aux mains des pirates anglais.

## Pour

De l'Histoire, Alexandre Dumas père disait qu'on avait le droit de la violer à condition de lui faire un enfant. Ce que "Le roi ébahi", roman de Torrente Ballester puis film d'Imanol Uribe, illustre gaillardement mais en anticipant sur l'acte et ses conséquences : violer et engendrer, le héros le pourrait certes d'autant qu'il est jeune roi d'Espagne, et que sa ravissante épouse française ne demande qu'à transformer les devoirs de sa charge en plaisirs de sa chair. Mais n'y met-il pas une condition inattendue et inappropriée dans son contexte (l'Espagne catholique du début de XVII<sup>e</sup> siècle) : voir son épouse nue !

Or, comme l'affirme doctement l'austère entourage du monarque, "outre que le protocole de la cour s'oppose à ces fantaisies, les lois de Dieu et de l'Eglise les condamnent. L'homme peut connaître la femme aux fins de procréation et pour apaiser ses humeurs, si les circonstances l'exigent, mais jamais dans une intention légère, comme le serait le désir de contempler nue sa propre épouse". Dans l'Espagne de l'Inquisition, il est en somme plus facile d'admettre le célèbre et innocent cri d'enfant "le roi est nu" que son contraire scandaleux : "la reine ne l'est pas"...

Il ne faut pas oublier, en notre époque du culte de la lingerie sexy du "mono" et du "string", qu'en d'autres temps de catholicisme

pudivond, il existait des chemises de nuit conjugales qui, soigneusement hermétiques, du collet monté aux chevilles descendantes, ne ménageaient qu'une ouverture strictement fonctionnelle au devoir de reproduction. "La chemise, d'une texture lourde et ornée d'abondantes broderies, si rigide qu'elle aurait pu tenir debout sans l'aide d'aucun support, avait, à une hauteur déterminée un petit trou entouré d'un ourlet surmonté d'une croix rouge, avec cette légende en lettres noires : "Vade retro, Satanas".

Il ne faut pas oublier non plus que si nous sommes au Siècle d'Or de la culture espagnole, dont Lope de Vega et Velasquez sont les plus beaux fleurons, l'Inquisition règne toujours sur une Cour qui ne sait pas encore que les empires, eux aussi, sont mortels... Il suffit donc, dans ces conditions historiques et morales, que le jeune souverain ait découvert, l'espace d'une nuit de débauche, les formes éblouissantes d'une prostituée, et qu'il en ait tiré la leçon que si le roi l'était, nu, la reine pouvait l'être aussi, pour que l'Eglise, le Gouvernement, le peuple (à qui il ne faut pas donner le mauvais exemple) et la Cour (qui n'a que trop tendance à le suivre) s'en trouve sans dessus dessous. Et que même la politique étrangère soit perturbée par l'intervention possible d'un Dieu vengeur qui, indigné par les péchés du roi, pourrait faire perdre à l'Espagne une bataille décisive aux Pays Bas et empêcher l'arrivée de la flotte des Indes destinée à sauver le Trésor Royal.

Et comme tout se tient intimement dès qu'on touche à la morale (surtout celle des autres !), les mêmes fanatiques qui aspirent à devenir les Torquemada des alcôves en décrétant que "les hommes peuvent à la rigueur jouir des plaisirs de la chair,

mais les honnêtes femmes doivent tout en ignorer", réclament un bel "autodafé où serait brûlés sans délai tous les judaïsants, moresques, hérétiques et sorciers qui leur tomberaient sous la main"... Mais Dieu-merci ou plutôt, Homme-merci, dans l'Espagne inquisitoriale du roman de Ballester et du film d'Uribe, les jeux de l'amour l'emportent sur les enjeux de la politique et les dogmes religieux. Et il reste assez de sagesse à la Cour pour que l'on convienne qu'il "serait souhaitable de tempérer la rigueur des fanatiques par la fréquentation des bonnes tables et des lits douilletts, et qu'ils reviennent convaincus, par exemple, qu'il vaut mieux coucher avec une juive que de la brûler vive"!

On voit donc que, moraliste de l'Histoire, Imanol Uribe sait aussi jouer et jouir de ses jeux de hasard, tout comme avant lui le Renoir du "Carrosse d'Or", le Comencini de "Casanova, un adolescent à Venise" et le Tavernier de "Que la fête commence". Comme ces trois oeuvres, "Le roi ébahi" est un cinéma du plaisir de l'Histoire, qui se confond avec celui de la vie, et donc de l'amour. Cinéma du plaisir, du plaisir tout simplement; ce qui n'est pas peu.

Quant à savoir si le roi de notre histoire est ou n'est pas Felipe IV, si ce désir du nu a été ou non une affaire d'Etat, et si son heureux éblouissement devant la splendeur féminine a ou non fait reculer l'obscurantisme, ceci est affaire de curiosité intellectuelle que le raffinement délicatement érudit du film ne manque pas de titiller en permanence Le Favori comme portrait du fameux Comte-Duc d'Olivares, immortalisé, ainsi que Felipe IV, par Velasquez, "La Vénus au miroir", tableau contemporain du même Velasquez, un des rares nus de l'histoire de la

peinture espagnole, comme reflet et modèle du propos du cinéaste... Lequel traduit avec une subtile touche de musicalité le sous-titre du roman qu'il adapte : "Scherzo en roi majeur. Allegro ma non troppo".

On ne saurait mieux dire pour cette chronique en forme de badinage sérieux. A moins qu'il ne s'agisse de l'inverse...

Dossier Distributeur  
Guy Braucoure

## Contre

A l'origine, un roman à succès de Gonzalo Torrente Ballester publié en 1989, "Cronica del rey pasmado", évocation romancée de l'initiation de Felipe IV, un des derniers Habsbourg qui règne sur l'Espagne pendant la première moitié du XVII<sup>ème</sup> siècle. Initiation au sexe, ça va de soi. Imanol Uribe en a tiré un film aux éclairages soignés (par Hans Burnmann), aux costumes luxueux. Ce qui aurait pu être une histoire coquine à la Brantome est étouffé dans des décors trop grands pour elle, et manque de la plus élémentaire allégresse. La fantaisie du petit roi qui veut voir les fesses de son épouse (la reine est française et ne se ferait pas prier pour les mettre nues) est contrée par la cour, par les pisse-froid de l'Inquisition, et surtout par un moine chafouin, ambitieux et hypocrite. Elle est soutenue (la fantaisie du petit roi) par un grand seigneur qui s'est trompé de siècle (il est déjà au temps des Lumières) et par un père jésuite fort dégourdi qui passait par là par hasard. Cette affaire de vraies fesses et de faux cul méritait un autre ton, d'autant plus que la mise en scène en est triste comme une robe de bure. La seule trouvaille du film, c'est le jeune acteur, il s'appelle Gabino Diego, qui incarne le petit roi : il a le

visage mou, la houpette blonde le menton défaillant et la lippe pendante de son modèle, tel que l'a peint tant de fois Velasquez. On l'a habillé de l'immense costume noir, avec le col blanc qui ressemble à une lame, du vrai Felipe mis en scène par son peintre favori. Devant ces portraits en pied du Prado, je me suis souvent demandé comment les souverains pouvaient se mouvoir dans leurs immenses culottes empesées. Uribe fournit un début de réponse : mal. Il faut voir le pauvre Gabino parcourir les couloirs hostiles de son palais en se dandinant comme un canard, les jambes écartées et la tête comme détachée du corps, pour s'en assurer : ce n'était pas marrant d'être Habsbourg en Espagne.

Positif n°379

Jean-Pierre Jeancolas

## Filmographie

La fuga de Segovia  
1981

La muerte de Mikel  
(Le sexe du diable, la mort de Mikel)  
1983

Adios pequena  
1986

El rey pasmado  
(Le roi ébahi)  
1991